

Et comme Marguerite lui demandait si elle entendait, si elle pouvait parler, la pauvre femme lui prit la main et la porta à son cœur.

—Tu vois qu'elle entend et qu'elle comprend, prononça Berlinguet, puisqu'elle te remercie à sa manière.

—Tout à l'heure elle pourra parler, n'est-ce pas, cousine ? ajouta-t-il en souriant à la patiente comme on fait aux enfants malades.

Puis s'adressant à sa femme :

—Nous ne pouvons pas la laisser comme ça, sur le carreau ; aide-moi, Margot, nous allons la transporter sur le lit.

A ce moment, Marie-Jeanne retrouvait la parole.

—Braves cœurs ! murmura-t-elle tandis que deux larmes roulaient sur ses joues.

—Elle pleure ! s'écria Berlinguet. Elle est sauvée !... Il faut la laisser pleurer tout à son aise, Margot ; ça la soulagera.

Et de fait la pauvre Marie-Jeanne qu'on avait soulevée et portée sur le lit, pouvait maintenant donner libre cours aux sanglots qui gonflaient sa poitrine.

C'était, après l'étouffement des poumons, la réaction bienfaisante qui se produisait.

Quand Marie-Jeanne fut en état de répondre aux questions qu'on lui adressait, la cousine Marguerite lui demanda doucement :

—Que t'es-t'y donc arrivé, ma pauvre Marie, pour que tu aies voulu mourir ?

—Oui, ajouta Berlinguet il faut tous nous dire, cousine ! Nous sommes des amis, nous autres, et nous t'aimons bien, tout autant que si nous étions tes frère et sœur...

Et comme Marie-Jeanne gardait le silence, la cousine Marguerite reprit :

—Ah ! je savais bien, l'autre jour quand tu m'assurais que tu étais heureuse, je savais bien, pauvre Marie, que tu me cachais la vérité, parce qu'il t'en coûtait d'avouer les fautes de ton mari.

—Mais aujourd'hui il faut mettre l'amour-propre de côté.

—Eh bien, oui, balbutia Marie-Jeanne, l'autre jour je t'ai menti, car j'étais accablée de chagrins.

—Aujourd'hui !... Je suis la plus malheureuse des femmes !... Ah ! exclama-t-elle en joignant ses mains tremblantes, pourquoi ne suis-je pas morte !...

—Parce que Dieu ne l'a pas voulu, Marie !... Parce qu'il a eu pitié de toi et qu'il veut qu'à l'avenir tu sois heureuse !...

—Oui, c'est bien sûr lui qui m'a inspiré la bonne idée que j'ai eue de m'occuper de toi, malgré tout ce que tu m'avais dit...

—Et j'ai bien fait, puisque à présent tu n'as qu'à vouloir pour que la misère cesse pour toi et pour ton petit Charles...

—Tu travailleras parbleu, et vous serez heureux tous les deux ! dit Berlinguet qui à présent avait peine à contenir son émotion.

—Travailler ! s'écria Marie-Jeanne d'une voix déchirante. Mais je ne le puis plus !... Je ne le pourrais de longtemps !

—Et pourquoi ça ? demandèrent d'une même voix Marguerite et son mari.

—Pourquoi ?... Parce que... je n'y vois presque plus !...

—Tu n'y vois plus ?...

—Non, Margot !...

Et Marie-Jeanne, parlant au milieu des larmes, raconta ce qui lui était arrivé.

Puis avec une explosion de douleur :

—Vous voyez bien que... je n'avais plus qu'à mourir !...

La cousine Marguerite lui prit les mains dans les siennes, et parlant d'une voix émue :

—Il te faut, a dit le médecin, trois mois de repos et une bonne nourriture, pour que ta vue que tu as fatiguée en veillant et en pleurant, te revienne aussi bonne qu'autrefois ?

—Eh bien, ces trois mois de repos, tu les auras... cette bonne nourriture, tu l'auras aussi...

—Et du bon vin, pardessus le marché ! exclama Berlinguet en pleurant de joie.

—C'est moi, la cousine Marguerite, moi qui n'ai pas oublié ma cousine Marie, c'est moi qui me charge de te procurer tout cela... et de l'argent avec.

—Plus d'argent que tu n'en aurais gagné en tirant l'aiguille jour et nuit, comme tu voulais le faire !... Ne t'ai-je pas dit que je t'apportais une bonne nouvelle !

—Mais avant tout, continua Marguerite, il faut songer à te remettre. Tu as besoin de prendre quelque chose tout de suite, car tu es faible comme si tu venais de faire une grave maladie...

—Voyons, qu'est-ce qu'il y a ici ?

—Rien, répondit Marie-Jeanne d'une voix éteinte.

—Pardienne, nous nous en doutions bien, pas vrai, Berlinguet ?

—Ah ! ma pauvre Marie, t'es une courageuse et tu méritais d'être heureuse.

—Enfin, c'est pas le moment de nous lamenter ! Le principal est que tu sois remise sur pied le plus tôt possible, pour que je te conduise auprès de celle qui t'attend...

—De qui veux-tu parler, Margot ? demanda la pauvre femme étonnée.

Et elle ajouta tristement :

—A part vous, mes amis, je ne vois pas qui pourrait s'intéresser à moi !...

—Une personne qui t'a connue alors que vous étiez enfant.

—Elle a toujours pensé à toi, à ce qu'elle m'a dit... Tu ne devines pas ?... Eh bien, c'est... la comtesse de Bussièrès !

—Sophie ? exclama Marie-Jeanne, dont le visage prit une expression de surprise mêlée de déception.

Et elle répéta :

—Sophie d'Anglemon !... Oh !... je ne dois plus... je ne peux plus la revoir ! surtout à présent...

—Bon, c'est bon !... Nous causerons de cela tout à l'heure, pendant que Berlinguet va aller chez le pharmacien pour lui demander ce qu'il faut que tu prennes...

—Car, ajouta-t-elle, il n'est pas prudent que tu restes sous l'impression de cette vapeur de charbon qui a failli t'étouffer.

Et s'adressant à son mari :

—Tas entendu, Berlinguet : tu vas aller d'abord chez le pharmacien et puis tu passeras chez le boucher pour avoir un bon pot-au-feu.

—Mais, fit observer le cousin, tu sais bien que nous avons un tas de choses dans le panier.

Il énuméra : « du beurre frais, des œufs frais, du bon lait tout frais, et... une poule !... sans compter des légumes de notre potager tout frais aussi.

—Tout ça servira en son temps... Et d'abord nous allons fourrer la poule dans le pot-au-feu ; ça fera un bouillon comme la cuisine Marie n'en a pas eu depuis longtemps !

—Allons !... va vite, Berlinguet !

Et lorsque ce dernier fut sorti et eut refermé la porte derrière lui, la cousine Marguerite reprit la conversation interrompue :

—V'là que tu as encore de l'amour-propre mal placé, ma pauvre Marie !... Comment, tu ne veux pas revoir la comtesse de Bussièrès ! Et pourquoi ça ?...

Puis s'interrompant :

—Je sais bien ce que tu as dans la tête et que tu ne veux pas dire. Tu voudrais lui laisser ignorer, à Mme de Bussièrès, que le mariage ne t'a pas réussi ?...

—Eh bien, elle le sait déjà.

—Quoi !... interrompit vivement Marie-Jeanne, tu as...

—J'ai raconté toute ton histoire à la comtesse de Bussièrès !... Si j'ai mal fait, tant pis !... Mais, en mon âme et conscience, je crois que j'ai eu là une bien bonne idée...

Marie-Jeanne, très émue, n'osait blâmer sa parente.

—Peut-être bien que ça te contrarie que je me sois occupée de tes affaires !... Tu peux me dire que ça ne me regardait pas !... N'empêche, ma pauvre Marie, que, si c'était à recommencer, je le ferais encore !... Et aujourd'hui plus que jamais ! déclara nettement la cousine Marguerite.

—Du reste, ajouta-t-elle, ton ancienne camarade a pris beaucoup d'intérêt à ta situation... Ça lui a fait de la peine, tu peux me croire !...

—Pauvre Marie-Jeanne ! qu'elle a dit ; je la croyais si heureuse ; elle était si contente le jour de son mariage ; elle avait épousé un mari de... son choix... un brave garçon, un bon travailleur...

—En me parlant ainsi de toi, Marie, la comtesse de Bussièrès avait presque les larmes aux yeux...

—Ensuite elle a ajouté :

—J'ai souvent pensé à elle, depuis le jour où nous étions toutes les deux dans cette église Saint-Eustache où l'on donnait à chacune de nous la bénédiction nuptiale...

—Je n'ai pas oublié que nous avons passé notre jeunesse ensemble et que... elle m'aimait bien... autant que je l'aimais moi-même !

Marie-Jeanne écoutait à présent avec une émotion qu'elle ne cherchait plus à contenir.

On eût dit que la contrariété qu'elle avait laissé voir s'était dissipée à mesure qu'elle apprenait que sa camarade d'enfance avait conservé d'elle un bon souvenir.

Et, oubliant pour un instant ses propres douleurs, Marie-Jeanne se rappelait tout ce qu'avait souffert l'amie dont elle avait été la confidente.

Pendant cette année qui venait de s'écouler, elle avait été si malheureuse elle-même qu'elle ne songeait pas que d'autres souffraient aussi.

Mais à présent que Marguerite avait réveillé en elle les souvenirs d'autrefois, elle eut voulu savoir si la comtesse de Bussièrès avait réussi à surmonter le chagrin qui lui minait le cœur quand elle avait dû adresser un éternel adieu à Robert Maurel.

La cousine Marguerite dut s'apercevoir qu'elle avait réussi à intéresser sa parente, car elle s'empressa d'ajouter :

—En parlant de toi, la comtesse de Bussièrès poussait des soupirs...

—C'est qu'elle n'a pas le cœur bien gai, non plus, elle...